

LA LIBRE PENSÉE QUÉBÉCOISE. LA LIBRE PENSÉE QUÉBÉ-

La libre pensée québécoise. La libre pensée québécoise. La libre pensée québécoise. La libre pensée québécoise.

COISE. LA LIBRE **PENSÉE** QUÉBÉCOISE. LA LIBRE PENSÉE

La libre pensée québécoise. La libre pensée québécoise. La libre pensée québécoise. La libre pensée québécoise.

QUÉBÉCOISE. LA LIBRE PENSÉE QUÉBÉCOISE. LA LIBRE PENSÉE. LA LIBRE PENSÉE

QUÉBÉCOISE.

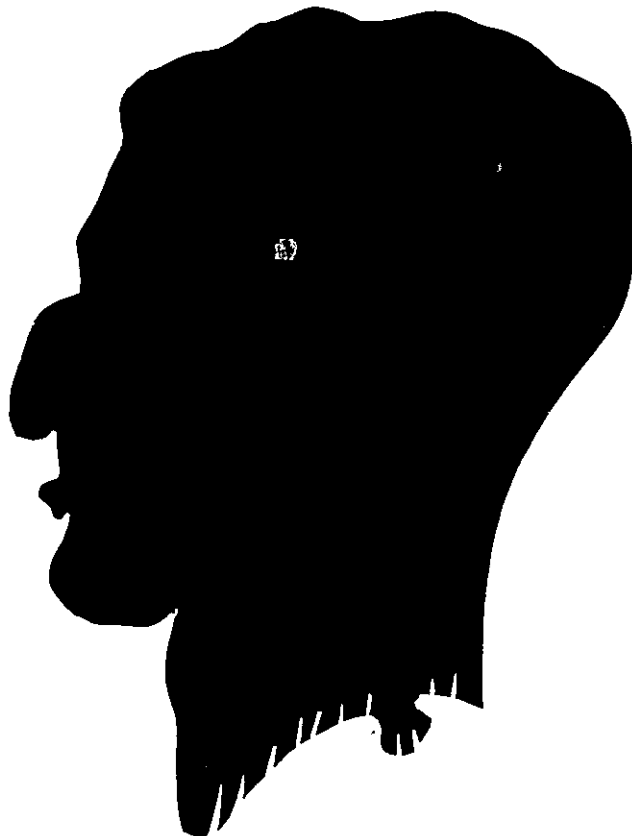
La libre pensée québécoise. La libre pensée québécoise. La libre pensée québécoise. La libre pensée québécoise.

1991

No double 14-15 - 9.00 \$

Dossier:
Jacques Lavigne

Comptes rendus de lecture



Sommaire

| | |
|---|----|
| ÉDITORIAL (Jacques G. Ruelland) | 5 |
| NOUVELLES Free Inquiry à Bernard La Rivière | 6 |
| DOSSIER: JACQUES LAVIGNE | |
| Présentation (Bernard La Rivière) | 7 |
| «L'inquiétude aux aguets: entretien avec Jacques Lavigne» (Bernard La Rivière) | 8 |
| «Jacques Lavigne existe, je l'ai lu» (Marc Chabot) | 10 |
| «Pages d'album» (Pierre Vadeboncoeur) | 12 |
| «Manières de l'hétérodoxie» (Robert Hébert) | 13 |
| «Jacques Lavigne, critique de notre philosophie nationale» (André Vidricaire) | 16 |
| «Un intellectuel» (Rosaire Chénard) | 21 |
| «Hommage à Jacques Lavigne» (Jacques Cuerrier) | 22 |
| «Autour de Jacques Lavigne, philosophe» (Jacques Beaudry) | 23 |
| «L'enseignement de la philosophie aujourd'hui – Chapitre I» (Jacques Lavigne) | 28 |
| COMPTE RENDUS | |
| Habiter dans la pensée: <i>L'Amérique française devant l'opinion étrangère 1756-1960</i> <i>Anthologie</i> , Robert Hébert (Marianne Bouchard) | 33 |
| <i>La Science comme mythe, Pour en finir avec Darwin et les théories de l'évolution</i> , Yvon Johannisse et Gilles Lane (Jean-R. Beaudry) | 33 |
| <i>Science et Liberté: De l'épistémologie à la politique. La philosophie de l'histoire de Karl R. Popper</i> , Jacques G. Ruelland (Bernard La Rivière) | 35 |
| <i>L'Éthique et le droit face aux nouvelles technologies biomédicales</i> , Guy Bourgeault (Jacques G. Ruelland) | 36 |
| <i>Bioéthique: méthodes et fondements</i> , Marie-Hélène Parizeau, dir. (Jean-Claude Simard) | 37 |
| <i>Le Chercheur à la recherche de lui-même. Sens et limites de la recherche scientifique</i> , Jean-Claude Piguet, dir. (Jacques G. Ruelland) | 38 |
| <i>Introduction à la méthodologie utilisée en sciences humaines</i> , Jocelyne Lacasse (Jacques G. Ruelland) | 39 |
| <i>Les religions et la guerre</i> , Pierre Viaud, dir. (Claude MacDuff) | 40 |
| <i>Savoir-faire. Précis de méthodologie pratique pour le collège et l'université</i> et <i>L'Écritoire. Outils pour la lecture et la rédaction des textes raisonnés</i> , Robert Tremblay (Jacques G. Ruelland) | 44 |

La Libre Pensée est la revue officielle de La Libre Pensée Québécoise, organisme sans but lucratif.

La Libre Pensée Québécoise n'est pas subventionnée par l'État; son Conseil d'administration exprime ici ses plus vifs remerciements à tous ceux et celles qui, par leurs dons généreux de toutes sortes, lui permettent d'exister.

Dépôt légal — 2^e trimestre 1984
ISSN 0822-708X

Orientations *de la Libre Pensée Québécoise*

La Libre Pensée est une association de recherche philosophique basée sur la raison et l'ouverture d'esprit, qui désire promouvoir les droits et libertés de la personne. Libre et adversaire de tout dogme et de tout mysticisme, elle considère comme nulle et non avenue toute conclusion uniquement basée sur ces prémisses, et conçoit les religions, les sectes, l'ésotérisme, les pseudo-sciences et toute autre croyance faisant appel au surnaturel ou au paranormal comme sources d'illusion et d'aliénation; elle appuie globalement la lutte des femmes pour les droits fondamentaux à la liberté et à l'égalité. La Libre Pensée se réclame d'une morale responsable et génératrice de paix, de justice, de respect de la nature et d'émancipation individuelle et collective; en matière de sexualité, elle s'élève contre toute forme d'oppression et prône l'épanouissement.

Comité de rédaction de la revue «La Libre Pensée»

Rédacteur en chef: Jacques G. Ruelland (tél.: [514] 671-7427)
Membres: Roger Desormeaux
Bernard La Rivière
Georges Ouvrard
Leslie Piché
Jean-Claude Simard
Danielle Soulières
Collaboratrice: Élisabeth Reney-Demets (Photocomposition)
Adresse: La Libre Pensée Québécoise
C.p. 92 — succursale «Saint-Martin»
Laval, QC
H7V 3P4

Date de tombée des textes pour le numéro 16 (1^{er} semestre 1992)
le 1^{er} mars 1992

En couverture: Découpage de Natacha Ruelland, d'après une caricature de Jacques Lavigne, par C.M. (tirée de *L'Amérique française*. 5^e année, no 5, mai 1946.

Éditorial

Jacques G. Ruelland
rédacteur en chef

Voici enfin cette revue! Notre équipe a éprouvé toutes les difficultés du monde en la préparant! Nous ne manquons pas tant de textes... que de temps. Chaque auteur-e et moi en particulier avaient une excellente raison pour demander un délai avant de remettre sa production. Mais l'attente en valait la peine: jugez-en vous-même. Nous vous proposons un numéro double sur un sujet qui nous concerne collectivement au premier chef: notre identité culturelle.

De l'avis de plusieurs personnes, la *Libre Pensée* doit continuer d'ouvrir ses pages à un ensemble de sujets très généraux: la liberté d'expression, l'anticléricalisme, la promotion des valeurs humanistes, l'anti-sexisme, etc.; c'est bien ce qu'elle a toujours fait – générant parfois, d'ailleurs, des numéros quelque peu hétéroclites, mais toujours passionnants. L'équipe et moi-même désirons poursuivre cette politique d'ouverture et de liberté, sans laquelle la revue n'aurait même plus de raisons d'exister.

Mais depuis quelque temps, les textes qui nous parviennent traitent de problématiques plus spécifiquement liées au contexte socioculturel québécois dans lequel s'exerce notre liberté de pensée. Quelques recensions d'ouvrages portant sur la philosophie québécoise et de fréquentes allusions aux premiers libres penseurs au pays ont peut-être contribué à orienter la revue vers de tels horizons. Si tel est le cas, j'en suis vraiment heureux. Une histoire de la libre pensée québécoise ne peut se construire que par la lente analyse des œuvres que nos prédécesseurs nous ont léguées. Une simple chronologie ne suffit pas: il faut aussi en extraire le sens et l'exprimer dans une sorte d'exégèse. Dans ce cas, la *Libre Pensée* n'est plus seulement un lieu, un simple moyen par lequel jaillissent sur papier des idées qui, autrement, resteraient à tout jamais en quête de support; elle devient alors l'expression même de la pensée qui nous anime en tant que Québécois et Québécoises libres de penser et de s'exprimer.

C'est dans cette optique que nous vous présentons ici un nouveau dossier – continuant ainsi une pratique qui, d'après les commentaires reçus, avait été bien accueillie dès ses débuts dans le numéro 13. Ce dossier rassemble des réflexions autour d'un

philosophe québécois, M. Jacques Lavigne, né à Montréal en 1919, auteur d'ouvrages qui ont marqué l'histoire des idées au Québec. La valeur que nous accordons aux livres de M. Lavigne est indépendante de ses convictions religieuses qui, d'ailleurs, ne transparaissent pas dans tous ses écrits. Loin de nous trouver face à un croyant aussi stupide que naïf, nous avons eu la chance de rencontrer un intellectuel qui sait aussi bien faire la part des choses que respecter ses interlocuteurs. Et pour cause: la vie de Jacques Lavigne se résume en un perpétuel combat pour la liberté. La carrière de M. Lavigne, dans la mesure où elle est brièvement évoquée dans l'entrevue qu'il a accordée à Bernard LaRivière, fait songer aux mots qu'Ignazio Silone écrivait en 1937 dans *Le Pain et le vin*, alors que la moitié de l'Europe et, d'une certaine manière, le Québec, goûtaient aux «délices» de l'absence totale de liberté de pensée:

La liberté n'est pas une chose dont on vous fait cadeau, on peut vivre en pays de dictature et être libre: il suffit de vivre contre la dictature. L'homme qui pense avec sa tête à lui est un homme libre. L'homme qui lutte pour ce qu'il croit juste est un homme libre. On ne va pas mendier sa liberté aux autres. La liberté, il faut la prendre.

Je crois personnellement que M. Lavigne aurait pu écrire ces lignes. À l'instar des écrits de tous les philosophes du Québec, le contenu de ses livres a peu été analysé. Pourtant, à leur lecture, il faut admettre que leur auteur endosse pleinement le point de vue de Silone: pour s'identifier soi-même, chacun et chacune, comme libre penseur-e, il faut d'abord conquérir sa propre liberté d'action pour ensuite acquérir celle de penser. C'est bien ce que soutient Marc Chabot dans son article: À quoi sert-il d'écrire des livres si l'on ne peut (ou si l'on se refuse à prendre les moyens de) diffuser les idées qu'ils contiennent?

C'est pourquoi nous vous exhortons à réagir: il est impérieux que vous nous fassiez parvenir tous vos commentaires, vos réflexions, vos textes, afin de construire avec nous notre propre liberté. De cette manière, et de cette manière seulement, la *Libre Pensée* deviendra finalement le reflet de ce que nous sommes.

Nouvelles...

Free Inquiry
June 7, 1991
Bernard LaRiviere
La Libre Pensée Québécoise

Nouvelles...

Re: Proposal that a new «Coalition of Secular Humanist, Freethought, and Rationalist groups of North America» be formed.

Dear Mr. LaRiviere:

A recent poll conducted by a City University (CUNY) group found a very high incidence of belief in religion in the United States. Some 85 % still identify with Christianity and the number of nonreligious and agnostic people is only 7-8 % Humanism is identified as a «Religion», and only 29,000 are identified as humanists.

No doubt there are criticisms to be made of the poll. From the standpoint of atheists and agnostics we come out much worse than the earlier Gallup polls, which show only 60 % members of religious organizations and some 40 % unchurched. The CUNY poll, however, shows that many unchurched still identify with a denomination, even though they are not officially listed as members.

The Council for Democratic and Secular Humanism (publishers of *Free Inquiry*), Prometheus Books, and other organizations in North America have clearly stated that secular humanism is *not* a religion and that it is possible to lead a meaningful and responsible life without religion. This position is apparently having a difficult time at present in North America, for there is the irresponsible and dogmatic position of Madalyn O'Hair's American Atheists. Another reason for this difficulty is the split within the humanist movement. Several major humanist organizations in-

sist that humanism is «religious» and they oppose any hard-hitting criticism of religion. They prefer an «ecumenical stance.» This is the position of the American Ethical Union (AEU), Fellowship of Religious Humanism (FRH), American Humanist Association (AHA) (which is split down the middle on this), and the Society for Humanistic Judaism (SHJ). These organizations are all members of NACH, the North American Commission for Humanism, an organization that goes back several years. CODESH and the Humanist Association of Canada are members of NACH, but we have been uncomfortable with the *increasingly* religious slant of NACH. For example, the annual meetings of NACH have been hosted by Unitarian Churches, Humanistic Judaism Temples, and Ethical Societies, and there are usually «services». Also, the Unitarian Universalist Church has now joined NACH. We think that this is an unwise direction for the organized humanist movement to take, since it mutes our message and dilutes our distinctive approach. We believe in responsible criticism of religion and the defense of an affirmative, non-religious humanist alternative.

We think it is time for those of us who are *secularist and non-religious* to make a statement, and we can do this by developing a new federation, hence we are proposing the formation of the «Coalition of Secular Humanist, Freethought, and Rationalist Organizations.» This loose coalition would cooperate on projects and clearly distinguish us from religious humanism. We have already talked to the following organizations, which we believe would agree to become charter members:

- (1) Council for Democratic and Secular Humanism
 - (2) Prometheus Books
 - (3) Humanist Association of Canada
 - (4) American Rationalist
- We would also like to invite:
- (5) Freedom From Religion Foundation
 - (6) Freedom Writer
 - (7) Atheists United (Los Angeles)
 - (9) the newly forming Humanist Association of Mexico
 - (10) Bertrand Russell Society
 - (11) La Libre Pensée Québécoise

May we officially propose this federation to your Board or officers? If they agree, we will move ahead and there will be two organizations in North America rather than one.

We look forward to your response.

Sincerely yours,
Paul Kurtz, Tim Madigan, Tom Flynn,
Jean Millholland

C'est avec regret que nous avons appris le récent décès de l'un de nos plus anciens membres,

le docteur Paul-E. Gilbert,
M.D.

Nous présentons toutes nos condoléances à ses parents et amis.

Dossier

Jacques Lavigne

Présentation

par Bernard LaRivière

Voici un philosophe qui a brillé et qui brille encore: que ce soit par sa présence, dans ses livres ou même dans son isolement. Jacques Lavigne a touché tous les philosophes qu'il a rencontrés et encore plus peut-être ceux et celles qui n'en étaient qu'à un penchant pour la philosophie.

J'ai cru un moment que cet attrait m'était particulier mais j'ai constaté, en contactant les auteurs qui écrivent ici, que cette admiration est largement partagée. Des dizaines d'autres personnes auraient pu être approchées et auraient, j'en suis sûr, accepté avec autant d'empressement de parler de Jacques Lavigne comme ami, professeur ou philosophe.

Ses élèves en général se souviennent de lui avec bonheur et ceux qui ont poursuivi leurs études en philosophie lui doivent beaucoup. Je relis encore mes notes de son cours sur Aristote et les présocratiques et je me surprends à lire des phrases qui m'étaient venues encore hier spontanément, croyais-je. Je n'ai pas oublié non plus le cours qu'il donnait sur l'objectivité en 1966 et qui est devenu un livre en 1971. Depuis ce temps, s'est ajouté *Philosophie et psychothérapie* qui est, selon moi, une œuvre majeure dans le travail perpétuel d'autodéfinition de la philosophie. Personne, à ma connaissance, n'en a encore fait et publié une étude approfondie. Ce serait

pourtant un travail des plus profitables pour les professeurs de philosophie des collèges et des universités et, sûrement pour leurs étudiant-e-s. En effet il s'agit d'une interprétation de la philosophie «autre que celle d'un savoir en concurrence avec les sciences et remplacé par elle» (p. 133), une interprétation de la philosophie «en tant que traduction par l'intelligence, en idées générales et sous l'angle de la valeur, de la rencontre des pulsions et de l'affectivité d'un sujet avec la réalité sociale» (p. 134).

Les pages que Lavigne consacre dans ce livre au concept de philosophie (pp. 136 à 143) prouvent que nous n'avons pas besoin des déconstructeurs européens de la philosophie pour construire ici celle que nous pouvons. Cette étude reste à faire donc (sans parler de celle du livre de 1953, *L'Inquiétude humaine*) et déjà Jacques Lavigne nous en annonce un nouveau, cette fois sur l'enseignement de la philosophie, c'est-à-dire sur la rencontre de l'adulte et de l'adolescent-e dans l'enseignement de la philosophie.

C'est justement ce thème de la rencontre, entre philosophes surtout, qui rassemble les textes qu'a suscité Jacques Lavigne.

De sa lecture de Lavigne, Marc Chabot conclut que «Jacques Lavigne en

statue ce n'est rien. C'est de Jacques Lavigne en philosophe dont nous avons besoin». Et le souvenir lointain qu'évoque ensuite Pierre Vadeboncoeur le présente, dès l'adolescence, «comme un philosophe». Un philosophe hétérodoxe, ajoute Robert Hébert, dont nous avons besoin pour que notre pensée ne finisse jamais de questionner. André Vidricaire interroge quant à lui la place de Lavigne et de son travail dans le contexte philosophique de l'époque. Viennent ensuite deux anciens élèves, Rosaire Chénard et Jacques Cuerrier, aujourd'hui professeurs de philosophie, qui témoignent de l'importance qu'a eue pour eux le professeur Lavigne.

Notre dossier se termine sur deux extraits de livres. L'un est une réédition des premières pages du livre de Jacques Beaudry: *Autour de Jacques Lavigne, philosophe*, publié aux Éditions du Bien public en 1985, et l'autre, en primeur, le début d'un livre que prépare Jacques Lavigne sur l'enseignement de la philosophie.

Rencontre, relation, voilà les mots que Lavigne lui-même associe à l'activité philosophique. Que ce soit donc dans la vie, dans les livres ou ici même dans cette revue, cette rencontre s'impose.

L'inquiétude aux aguets: entretien avec Jacques Lavigne

par Bernard LaRivière

Il y a très peu de philosophes au Québec malgré le grand nombre de professeurs et de spécialistes de la philosophie. Nous importons en ce domaine. Pour rencontrer un philosophe, je n'ai donc pas eu l'embaras du choix, et il était évident que ce que je voulais savoir était comment il est possible qu'existe ici ce genre de personnes que nous ne générons habituellement pas.

BLR: Jacques Lavigne, vous philosophiez au Québec depuis plus de 40 ans. Pourquoi?

J.L.: Je ne le sais vraiment pas, en tous les cas pas de façon claire. Depuis mon adolescence, il y a comme un programme qui, de façon plus ou moins consciente, s'ébauché en moi et ce programme je suis occupé à le déchiffrer et à le traduire en livre. À votre question je peux donc répondre d'abord que ce goût de philosopher était en moi comme une inspiration. Ensuite que mon père a certainement été pour quelque chose dans la naissance, l'orientation et l'alimentation de cette inspiration.

Mon père avait une bibliothèque bien garnie où l'on pouvait trouver les «grands livres» depuis les Grecs et les Latins jusqu'aux penseurs du début du vingtième siècle. J'avais accès à cette bibliothèque, c'est ainsi que j'ai lu Descartes à 15 ou 16 ans, la *Politique* d'Aristote à 16 ans, la *Connaissance de Dieu et de soi-même* de Bossuet à 17 ans. Puis à la même époque, mon père me faisait part de ses opinions sur les propos de Victor Barbeau, d'Édouard

Montpetit et de certains autres de nos intellectuels.

Mon père me disait aussi qu'il m'avait inscrit dans un collège de Jésuites parce que ces Jésuites avaient été les professeurs de Voltaire et de Descartes, que certaines de leurs opinions morales avaient été combattues par Pascal dans un ouvrage intitulé *Les Provinciales*, enfin qu'Auguste Comte avait tenté d'entrer en relation avec le général des Jésuites pour qu'il l'aide à réaliser son rêve d'instaurer dans tout l'univers un nouvel ordre social et religieux.

Enfin, à propos de mon père et de sa bibliothèque, il y avait choisi un livre de chevet qu'il plaçait sur une table de nuit près de son lit: *Pensées pour moi-même* de Marc-Aurèle.

J'ai souvent consulté ce livre.

BLR: Est-ce qu'il y a eu des professeurs qui vous ont marqué?

J.L.: Oui. Tout particulièrement le P. Paul Vanier, s.j., qui m'a enseigné en versification, soit la 4^e année de ce qu'on appelait, alors, le cours classique. Ce professeur était aussi surveillant durant les récréations, ce qui me donnait l'occasion de lui poser des questions et à lui, celle de me prêter des livres en éducation, en histoire et en philosophie. Il m'a aussi fait connaître des auteurs qu'il venait de découvrir. Par ailleurs, chaque fois que j'écrivais un article d'une certaine importance dans le *Journal du Collège Brébeuf* ou, plus tard,

dans le *Quartier Latin*, journal des étudiants de l'Université de Montréal, le P. Vanier me faisait parvenir ses commentaires toujours perspicaces.

C'est dans ce climat encourageant et stimulant que j'ai commencé à écrire mon livre *L'inquiétude humaine*; livre qui a d'abord été ma thèse de doctorat pour la Faculté de philosophie de l'Université de Montréal, thèse pour laquelle j'ai obtenu la mention «Avec la plus grande distinction» (*Summa cum laudae*).

BLR: ... Et vous avez eu du succès avec ce livre, les critiques ont été très positives et élogieuses.

J.L.: C'est vrai et on peut dire que j'ai connu alors des années de gloire. Mais ce triomphe n'a pas duré longtemps, quatre ou cinq ans tout au plus. Dans ce premier contexte, je suis devenu très rapidement professeur titulaire. Toutefois, au terme de ces quatre années dont je viens de parler, je me suis progressivement aperçu que, par différents moyens, on cherchait à se débarrasser de moi de telle sorte qu'au bout d'un temps très court, j'ai été forcé de quitter l'Université de Montréal. Puis, par la suite, j'ai réussi à être employé par un collège où j'étais très connu, mais au bout de deux ans j'ai été forcé de donner ma démission. La raison? Elle était la même qu'à l'Université de Montréal. On m'accusait d'être un mythomane, un paranoïaque, ou tout simplement un menteur dans une matière grave. Pourquoi toutes ces accusations sérieuses qui m'ont fermé presque toutes les portes des maisons

d'enseignement collégial de la région de Montréal en vertu d'un système de soupçons utilisé par les principaux dirigeants de l'organisation de l'éducation au Québec? Mais enfin quel était ce mythe que, soi-disant, j'inventais, ce mensonge que je ne cessais de reprendre, malgré les pressions constantes exercées sur moi par les prestigieuses autorités de l'Université de Montréal, de la Faculté des sciences sociales de la même université, de même que celle des collèges les mieux cotés? En réalité, c'est évident, c'est ma carrière que l'on tentait de détruire et non sans un certain succès. Mais, enfin, quel était donc ce mensonge qui était si inacceptable pour les autorités? Disons d'abord que le plus important ce n'était pas qu'il y ait un mensonge, ce qui était important, très important, c'est qu'il n'y en ait pas de mensonge sauf chez moi. C'était cela la vérité qu'il fallait maintenir à n'importe quel prix.

Le mensonge, pour les autorités de l'université et des collèges, c'était que j'avais affirmé et continuais de répéter que j'avais entrepris et poursuivais des recherches théoriques et expérimentales sur le comportement symbolique à partir de l'analyse systématique d'un cas de type pré-psychotique et de ses interactions avec le personnel et la direction des institutions où il circulait comme professeur. C'est à partir de ces recherches que j'ai écrit deux livres, l'un de 256 pages *L'Objectivité*, publié en 1970, et l'autre de 300 pages, intitulé *Philosophie et psychothérapie*, publié en 1987. Je suis en train de rédiger un troisième livre qui portera le titre de *L'Enseignement de la philosophie aujourd'hui* et qui s'inspirera des mêmes recherches dont les autorités affirmaient qu'il s'agissait d'un mensonge. Regardée aujourd'hui, cette histoire d'autrefois paraît bien étrange. Il ne faut pas oublier qu'autrefois, pour les autorités en place, mes recherches, par conséquent les trois livres dont je parle, n'étaient que le plus important symptôme qui faisait de moi un mythomane, un paranoïaque, un menteur.

BLR: N'y a-t-il pas eu quelqu'un pour vous aider dans ces moments difficiles?

J.L.: Oui, le docteur Henri Samson, s.j., médecin, psychiatre, psychothérapeute

(d'orientation psycho-analytique), prêtre, jésuite. Ce docteur Henri Samson, a dirigé mes recherches, il m'a présenté le sujet que j'ai analysé dans mes recherches, il m'a servi de guide et, évidemment, a endossé la validité, la pertinence, la valeur thérapeutique et morale de mes recherches et explications sur le comportement symbolique. Je m'étonne toujours qu'on ne se soit pas adressé au docteur Samson comme je croyais qu'on le faisait tout naturellement au moment où on mettait en doute l'existence de mes recherches de même que leur authenticité ainsi que ma compétence et même mon équilibre mental.

BLR: Quand je vous ai connu, vous arriviez au Collège de Valleyfield comme professeur de philosophie.

J.L.: Ce collège où j'ai enseigné durant près de vingt ans n'évoque en somme que de très bons souvenirs.

Lorsque je suis arrivé pour l'entrevue du début, je n'avais pas l'intention de parler de mes trop fameuses recherches sur le symbolisme. J'avais pris cette résolution depuis déjà deux ans parce qu'il était clair que ces recherches, à Montréal, on les avait systématiquement discréditées, et c'est peu dire. J'avais une jeune famille, j'étais en chômage et j'avais donc besoin de gagner ma vie. Or, à Valleyfield, dès la première entrevue, on m'a parlé de mes recherches et demandé du même coup si j'accepterais d'en enseigner le contenu dès cette année dans un cours de trois leçons par semaine, cours qui durerait toute l'année. Toujours est-il que j'ai été engagé, que j'ai enseigné la philosophie comme je l'entendais et que j'ai pratiqué la psychothérapie auprès des étudiants et étudiantes qui me le demandaient. À ce propos, je crois que j'ai vraiment aidé ces jeunes. Il m'arrive de les rencontrer au hasard des circonstances après 10, 12 et même 20 ans, et ils me disent que c'est comme si j'avais participé à leur naissance à eux-mêmes, à celle de leur autonomie et à l'acquisition progressive de la confiance qu'ils ont maintenant en eux.

BLR: Plusieurs ont poursuivi leurs études à l'université dont un certain nombre en philosophie.

J.L.: J'image donc alors que j'ai réussi à faire passer quelque chose de ce qu'était pour moi, à ce moment-là la philosophie, et encore davantage aujourd'hui comme prise de conscience de ce va-et-vient entre l'intelligence, l'affectivité et les puissances vitales les plus premières sinon les plus primitives comme le désir et l'amour de la vie et, avec cet amour, l'attachement indispensable au réel et aux valeurs par lesquelles un prix est attaché à ce réel.

Cependant est-il possible d'affirmer aujourd'hui que la philosophie est parfaitement ajustée aux besoins, aux exigences de la connaissance de notre époque? On peut difficilement le soutenir, il me semble, si l'on tient compte de l'ensemble des éléments qui ont été progressivement identifiés durant ce siècle et dont la prise de conscience est maintenant nécessaire, entre autres, à une capacité adéquate de communiquer. Tous les jeunes du Québec à un certain âge, et à un certain niveau doivent suivre obligatoirement des cours de philosophie. C'est la loi. Or, il n'est pas certain que, forcément, l'enseignement à l'université pour préparer des professeurs en vue de l'enseignement de la philosophie dans les collèges, soit parfaitement adéquat. Qu'il le soit d'abord quant au temps que l'on consacrerait à l'étude de la philosophie; adéquat ensuite quant à la matière qu'on y couvrira par exemple pour ce qui est de l'épistémologie des sciences de la nature, des connaissances des sciences de la psychologie et du langage qui se sont développés de façon remarquable durant ce siècle.

BLR: À partir de là doit-on conclure que les œuvres de la tradition soient caduques?

J.L.: Je n'irais pas jusque-là ou bien, encore, je commencerais par dire qu'il s'agit d'une question très complexe. Je pense même qu'en passant par dessus l'origine des commencements de la pensée rationnelle on installerait dans l'histoire de l'évolution de la culture un trou, une destruction irréparable en éliminant la possibilité d'une forme de prise de conscience des manières de progresser de la pensée. Par ailleurs, dans cette pensée en progrès, on peut distinguer un certain nombre d'étapes qui questionnent d'une manière radicale le langage humain pour en dégager un langage de

base. Parmi ces étapes, je rangerais la philosophie d'Aristote, ensuite la science des XVI^e et XVII^e siècles (physique) puis la découverte de l'inconscient par Freud, les développements de la psychologie, des sciences du psychisme et du langage dont je viens de parler. C'est en général des éléments de cette nature que j'entends analyser dans mon nouveau livre: *L'enseignement de la philosophie aujourd'hui*.

BLR: Pourriez-vous nous donner un aperçu du contenu possible de ce prochain livre?

J.L.: Il n'est certainement pas sans difficulté au début de la rédaction d'un ouvrage d'en fournir un plan précis dont on pourrait affirmer qu'il sera sans variations et dont on pourrait prévoir, par conséquent, que d'une manière ou d'une autre il ne serait pas modifié. Par ailleurs, il est bien difficile de dire de quelle manière l'inspiration est retenue dans son moi et comment peu à peu, cette inspiration se déploie en ordre et s'exteriorise. Je tenterai toutefois, et il me fait plaisir de le faire, de répondre de mon mieux à votre demande. Ce sera tout de même une réponse plutôt synthétique, ramassée où je choisirai les mots qui conviennent pour traduire ma pensée,

mais souvent dépouillés, privés des explications qui leur auraient donné leur pleine signification.

Ce livre sur l'enseignement de la philosophie aujourd'hui se divisera en deux parties et à partir de là sera peut-être publié en deux tomes. La première partie contiendra les principaux objets à partir desquels on pourrait construire ce langage de base dont j'ai fait, par hypothèse, la première fin de l'activité philosophique à ce niveau. La deuxième partie porterait sur l'analyse des visions du monde, sur la question de la métaphysique, sur le problème du sens de la vie, sur celui des valeurs, de la morale et du bonheur.

À propos de la morale, il convient de noter qu'elle doit être classée tantôt dans la première partie et tantôt dans la seconde. Malheureusement, je ne peux pas développer plus longtemps, mais on saisira sans doute que si je n'obéis pas à la loi qui m'oblige à ne pas trahir la vérité des faits, c'est tout le processus de la connaissance qui est faussé.

Dans la première partie, il y a un départ dans la science, une proposition qui vient de la science, qui a été isolée et qui,

maintenant, est le point de départ de la philosophie, d'analyses, de modèles, etc., qui appartiennent à la connaissance philosophique et qui en tant que langage de base sont à l'origine de l'authenticité de la connaissance, la correction dans l'assimilation des autres sciences et dans la perception de la variété des objets que nous offre la vie. Cette première partie est donc très importante; selon moi, c'est la plus importante, non pas parce que ces objets sont grandioses, mais parce que l'on s'y efforce de contrôler les fondements de la connaissance dans ses rapports avec l'affectivité et les pulsions et de comprendre par l'analyse le plus grand nombre de ses vicissitudes.

BLR: Nous pouvons donc être sûr de vous lire encore bientôt?

J.L.: C'est ce que j'espère et à quoi je travaille.

BLR: M. Lavigne, je vous remercie pour cet entretien que vous nous avez accordé.

Jacques Lavigne existe, je l'ai lu

par Marc Chabot

L'histoire ne tombe pas du ciel. Elle est conçue selon les perspectives que projette sur le passé celui qui le ressuscite. Or ces perspectives dépendent beaucoup de la situation de l'esprit qui les imagine, c'est-à-dire de l'expérience de l'historien, de son attention au présent.

(Jacques Lavigne, «La figure du monde» (1954), in *Autour de Jacques Lavigne*, Jacques Beaudry, Trois-Rivières, Éd. du Bien Public, 1985, p. 111).

Je ne crois pas que les philosophes aiment qu'on reprenne sans cesse leurs

pensées pour que des idées nous viennent. Le philosophe est toujours un être qui pense devant les autres, espérant, je suppose que ces autres s'y mettent à leur tour afin qu'une communauté de penseurs advienne.

Le philosophe ne peut pas penser à la place des autres. Il ne peut pas le faire, simplement peut-il espérer penser avec les autres. Simplement proposer quelques hypothèses pour que notre monde puisse sortir de sa léthargie, pour que nos cerveaux bougent.

Alors seulement son travail dans la communauté peut être entendu. Tout est là, tout s'accomplit chaque fois qu'on peut l'entendre, chaque fois que nos esprits sont disposés à recevoir la parole et la pensée.

Nul mieux que Jacques Lavigne n'a su dire et redire qu'il est urgent de penser. Nul mieux que Jacques Lavigne n'a tenté d'inventer une parole abstraite qui pouvait porter le nom de philosophie.

D'ici, philosopher semble une tâche impossible. Une tâche au-delà de nos forces. Tout nous encourage à nous en distancer, à

nous en éloigner. Une histoire en miettes n'a pas grand'chose à offrir au philosophe. Pour penser, il faut un point d'appui, une tradition, une matière solide sur laquelle il est possible de frapper avec un marteau. Mais que peut un marteau devant des miettes? Que peut le marteau si rien ne peut se défaire, si tout est défait ou pas encore fait?

Nous recevons notre présent d'un passé sur lequel nous ne pouvons rien. Notre temps peut nous paraître absurde, il n'en demeure pas moins le donné qu'il faut d'abord accepter en entier. (...) Le passé est un poids et l'avenir un irrationnel, à écrit Jacques Lavigne dans L'Inquiétude humaine (Aubier, 1953, p. 184).

Chaque fois que nous jetons un regard sérieux sur notre passé, nous sommes consternés par les mensonges de notre présent. Surtout lorsque nous nous efforçons de philosopher. Il faut accepter «l'absurdité» du présent. L'impossibilité pour le présent de respecter le passé. L'impossibilité pour le présent de prévoir l'avenir. «L'absurdité» du présent tient tout entière dans son incapacité à déchirer le voile du passé.

Or, donc, ici, peu d'histoire et un néant philosophique.

Or, donc, ici, un passé en miettes et une philosophie qui parle de la non-histoire.

Or, donc, ici, peu de livres pour contenir nos idées.

Or, donc, ici, quelques pages d'en-nui pour endormir l'espoir, pour ne pas déranger ceux et celles qui pleurent sur le manque à être.

J'avais trois ans lorsque Jacques Lavigne écrivait *L'Inquiétude humaine*. C'est en 1971, lors de la parution de son essai *L'Objectivité, ses conditions instinctuelles et affectives* (Leméac), que j'ai connu cet homme. Personne ne m'avait parlé de lui. Je venais de terminer une année de philosophie à l'Université Laval.

Vingt ans plus tard, on peut être certain que Jacques Lavigne n'existe pas non plus pour ceux et celles qui entrent à l'université. Ses livres circulent encore moins qu'il y a vingt ans. Sa pensée est lettre morte pour toutes les générations qui

me suivent. Nous ne sommes que quelques-uns et quelques-unes à ouvrir encore ses livres.

Notre drame est là. Si nous voulons en parler, si nous voulons penser avec lui, si nous voulons réfléchir sur son œuvre ou quelques-unes de ses idées, nous passerons pour des disciples. Nous passerons pour des penseurs en mal de maîtres! Alors qu'il s'agit de tout autre chose. Il s'agit après tout de penser avec lui et même contre lui. Il s'agit de le faire exister pour que notre présent soit juste un peu moins absurde.

Je ne peux pas témoigner sur l'homme. Je ne le connais pas. Je me souviens très bien lui avoir serré la main il y a une dizaine d'années. Mais pour moi Jacques Lavigne c'est, d'abord et avant tout, ses livres. De l'écriture philosophique, une matière pour penser.

Il existe parce qu'il a laissé des traces, parce que lorsque j'ouvre un de ses livres, je retrouve mes traces aussi.

Il y a sans doute au fond de l'élan artistique cette espérance impossible d'une œuvre qui ne serait que passion, sentiment, que soi-même, que sujet; il y a aussi cet impossible rêve de voir son âme se dilater à l'infini. L'Inquiétude humaine, p. 149.

Des phrases soulignées que j'utilise lorsque ma propre pensée est défaillante, lorsqu'elle a besoin d'un élan pour partir ailleurs. Le philosophe ne pensant jamais tout à fait seul. Jacques Lavigne existe. Je l'ai lu.

Chaque fois que j'ai suggéré la lecture de *L'Inquiétude humaine* à un élève, plus particulièrement les chapitres sur l'art, j'ai su que le philosophe venait de toucher à l'essentiel d'un être. N'est-ce pas justement le rôle des livres, nous permettre de nous rapprocher de l'essentiel?

Une pensée qui éclaire une autre pensée. Une pensée qui jette de la lumière, qui désabrutit l'être.

Alors seulement tout notre bavardage sur notre impossibilité d'être disparaît. Alors nous commençons à exister, nous fabriquons une histoire de la pensée. De lui à l'autre, une histoire de nous se raconte. Des mots demeurent. Des idées s'enrichissent. Le passé est moins indomptable,

l'avenir est moins irrationnel.

L'échange des idées d'un être à l'autre. L'échange d'une pensée commune d'un être à l'autre. Quelques idées dans mes mains. Elles sont siennes, elles deviennent miennes. Une culture s'invente. Une culture prend le temps de se dire.

Jacques Lavigne a souvent insisté sur le fait que l'activité philosophique tient dans «un langage de base» que les humains se donnent pour s'entendre et s'écouter. Parfois dans l'abstraction même des concepts, le langage de base semble se perdre. Comme si les concepts n'arrivaient pas jusqu'au plus grand nombre, comme si les concepts ne parvenaient pas jusqu'à la communauté. Il faut alors s'acharmer. Le silence aidant. Il y a des communautés d'esprits qui ne peuvent pas survivre dans le bruit que fait toujours le social. Il y a des livres qui n'arrivent à l'être que parce que l'être accepte de faire taire le monde en lui. Seul. Un livre posé sur une table. Les pages s'offrant à nous avec leur énigme. Le mystère des idées s'éclaircissant un crayon à la main. Un livre est lu lentement.

Il y a des penseurs qu'il faut défaire comme on mange un homard. Il faut les pincer pour que la chair des idées s'offre à nous. Des livres qui demandent une participation de tout notre être. Des livres qui ne s'ouvrent que moyennant une patience que nous n'avons pas toujours.

C'est ici que s'arrête mon article. C'est maintenant que recommencent l'intimité, le silence des écritures, les rencontres discrètes.

Il est strictement inutile de tenter de forcer une société (philosophique ou autre) à admettre parmi les siens un penseur. Il est inutile d'exiger pour nous tous une histoire de la philosophie québécoise si les œuvres de cette histoire ne peuvent pas circuler, ne peuvent pas aboutir sur nos tables de travail, ne peuvent pas servir dans des salles de cours pour être réfléchies publiquement.

Il est inutile de vouloir sortir de l'ombre nos philosophes, nos penseurs, nos essayistes simplement pour les mettre en rang avec les autres.

(Suite p. 15)

Page d'album

par Pierre Vadeboncœur

Mon souvenir de Jacques Lavigne, c'est quelques images, des impressions générales, deux ou trois phrases que je me rappelle de nos conversations, Dieu sait pourquoi celles-là précisément, ainsi que la mémoire d'une certaine amitié entre nous pendant un temps qui ne fut pas long. Tout cela est si loin. C'était avant le déluge. De fait, avant la Guerre. Et puis nos chemins se sont séparés à jamais. Je l'ai revu pour la première fois, tout à fait par hasard, au début de mai de cette année, Côte-des-Neiges, près de Chez Vito. Je ne l'avais pas vu depuis 1950, je crois. Ceci vous donne une idée de la distance qu'il peut y avoir entre deux personnes d'espèces voisines, dans une même ville, tout le long d'une vie! Je l'ai reconnu tout de suite. Je me suis exclamé, avec joie: «Jacques Lavigne!» Il ressentait, je pense, le même plaisir. Nous avons échangé quelques phrases cordiales, des plus sincères. Puis il m'a laissé partir, car je me trouvais avec quelqu'un.

Je ne connais pas ses livres, car je suis très loin de la philosophie. Ma mémoire de lui n'est donc qu'une empreinte, et celle-ci tellement lointaine. Néanmoins, j'ai le sentiment très net de le connaître, grâce à l'image intérieure que j'ai conservée de lui. Cette image a une sorte de densité à laquelle je me fie.

Il venait un an après moi, au Collège Brébeuf. Nous nous étions peut-être connus à cause du journal du collège, auquel il collaborait et auquel je donnais aussi de courts articles. Les siens me semblaient remarquables, très bien écrits, écrits, à mon souvenir, d'une manière élégante, généreuse et sensible, bien que leur propos fût philosophique. Une fois, j'avais reçu la tâche d'amputer son article, trop long pour l'espace dont nous disposions. Il me re-

mercia pour la façon dont je l'avais fait. C'était quelqu'un de très agréable.

Il était d'un commerce simple et facile. Il était sérieux, mais sans aucune raideur. Sa conversation, souriante, parfois avec humour, se nourrissait d'une pensée attentive aux réalités ordinaires et de divers ordres. Cette pensée n'oubliait pas d'être concrète et c'est ainsi qu'elle me frappait. Il était humain. Il n'avait pas de prétention.

L'écrivain Pierre Baillargeon, peu prodigue de compliments, aisément railleur, regard et sourire narquois, aimait bien Lavigne. «C'est un bon esprit», me disait-il d'une manière sobre mais avec conviction, en pensant à ses articles et à ses conversations. Dans sa bouche, cette déclaration, garantie par le fait que pour une fois Baillargeon n'avait pas envie de se moquer, exprimait une estime non douteuse.

J'ai passé une partie de l'été 1936 à Saint-Gabriel-de-Brandon, chez des voisins de la famille Lavigne, dont la maison donnait sur la plage qui, du côté du village plus haut, borde à cet endroit le lac Maskinongé. J'avais seize ans et il était à peu près du même âge. Il me semblait pas mal plus mûr que moi. Je me trouvais encore assez puéril. Lavigne portait des jugements plus sûrs que les miens, mais sans aucune morgue ni affectation. Cet été-là, une fois, je me rappelle qu'il peignait, sur une petite boîte de bois, à l'huile, le paysage du lac vu par l'ouverture d'une ruine qu'il y avait non loin de la plage. Il parlait tout en s'appliquant à cette miniature, comme un philosophe.

Il parlait de la vie, du désir, de la littérature. Et que lisait-il? Je pense que

c'est un peu plus tard, mais il lisait Alain, Blondel (cette lecture-ci, difficile, me dépassant, m'impressionnait). Il lisait aussi Balzac, dont il disait qu'il «suggérait beaucoup».

J'affectionnais alors le romantisme. Lavigne railait gentiment cette préférence. Je défendais mon point de vue mais je savais bien que mon ami Lavigne avait raison.

De façon générale et en dehors de ce débat, j'étais plutôt pour le sentiment, il était plutôt pour la raison.

On ne change pas beaucoup, et cela explique des carrières. J'étais un peu déçu qu'il devienne un philosophe de métier. Il avait quelque chose d'un artiste ou d'un écrivain. C'est ce qu'à mes yeux laissaient entendre ses articles de collégien. J'ai regretté la littérature qu'il pouvait faire et qu'il ne faisait pas.

Au *Petit Journal*, que son beau-père avait fondé, il occupa pendant un temps un poste de direction. J'oubliais de mentionner ceci, par quoi je termine. Je tiens, d'un syndicaliste très peu enclin à apprécier les patrons, des propos plus que favorables à son endroit. Ce syndicaliste, permanent de la CTCC (CSN) dès 1950, Lavigne lui avait inspiré du respect. Mon ex-collègue de la CSN m'en parle encore. Je vous assure que ceci n'est pas rien! C'est un puissant hommage, croyez-moi.

«Je ne crois pas en l'au-delà, mais en la beauté de la vie»

Luce Guibleault
quelques temps avant sa mort

Le Devoir 15 juillet 1991

Manières de l'hétérodoxie

Autour de L'Inquiétude humaine

de Jacques Lavigne

par Robert Hébert

Au mois de mai 1984 à Québec, l'Association Québécoise de Philosophie organisait une table ronde sur Jacques Lavigne dans le cadre du 52^e Congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences. Jacques Beaudry et moi-même avions été invités par Yvan Cloutier, professeur au Cégep de Sherbrooke. Une seule personne assistait dans la salle, une amie. Ce fut l'occasion d'une belle rencontre; je donne ici quelques souvenirs d'une improvisation et la première version-brouillon avec notes, telle que retrouvée à la demande de Bernard LaRivière que je ne connais pas, professeur au Cégep de Saint-Jérôme.

Depuis quelques temps, pour fortifier mes esprits dans cette époque où l'irresponsabilité cynique de nos élites s'accroît avec la confiscation de notre puissance d'éducateurs et de citoyens, je fais une recherche. Pour me divertir. Une recherche sur le discours de l'indignation et de la fatigue dans l'histoire des idées au Québec. À partir bien sûr de Hubert Aquin (qui a fait sa maîtrise ès-philosophie avec Jacques Lavigne), «La fatigue culturelle au Canada français» dès 1962, dans *Blocs erratiques*, Montréal, Quinze, 1977; descendant jusqu'à la question étonnante de Lavigne «Notre vie intellectuelle est-elle authentique?» (*Le Devoir*, 22 novembre 1956), remontant à travers le *Journal de l'Inquisiteur* de Leclerc aux Éditions de l'Aube, 1958; jusqu'à son époustouflante antithèse, Lévy-Beaulieu «L'exigence de ce qui, même dans le désespoir, est incapable de mourir» (*Le Devoir*, 28 novembre 1981) sans oublier cette déclaration emersonnienne de Roland Houde à Chicago, intitulée *Proème* à la philosophie contemporaine: suicide ou reviviscence?», *Proceedings of the*

American Catholic Philosophical Association, XLVII (1973).

Je ne sais trop que faire avec tout cela, ces titres interrogatifs qui me laissent seul; je n'ai aucune idée de la lumière au bout du tunnel. Ma première impression — dans le contexte d'une sorte de physiologie de l'organisme québécois —, est que le discours de l'indignation et de la fatigue n'est jamais en fait un discours de ou du manque; il oblige à repérer les organes officiels qui font «manquer» quelque chose qui par ailleurs n'est pas! Cela est la chance de la pensée, de toute pensée. Rien ici n'a jamais manqué. Ontologie fataliste. Au contraire, ces discours indiquent du doigt, s'alimentent, dénoncent le trop plein compact des lieux communs qui circulent dans les diverses sphères de l'intelligensia, à une époque donnée.

Les quelques «hétérodoxes» que je viens de mentionner sont aux prises avec du «réel bouché dur» — même à la petite échelle fantasmagique —, c'est-à-dire institué: leurs manières de penser, de (se) poser des questions, de vociférer sont issues, s'échappent à partir de et contre l'institution historique des problèmes qui les tuent. Ils ne revendiquent pas un *ailleurs* impossible (à quoi les réduisent souvent les orthodoxes, avec mauvaise foi) mais ils demeurent, par le travail immanent de leur inquiétude, au cœur d'une problématique universelle. Celle de l'invention, de la genèse éclairante, du recommencement. Les hétérodoxes sont simplement fatigués de toujours entendre les mêmes interprétations d'un réel qu'ils ont exploré et qu'ils font éclater chacun avec son mode d'écriture, sa discipline. Au beau milieu de son milieu immédiat. Voilà pourquoi il me semble que le discours d'indignation et de

fatigue coïncide chez eux avec le point culminant d'une *dépense effrayante d'énergie* qui est aussi une demande d'authenticité.

La question aujourd'hui est de reconnaître l'importance vitale de ces informateurs de première main. Leur cheminement, leur démêlés passionnels avec ceux qui mêlent Vérité et Pouvoir, les orthodoxes gestionnaires. À condition d'avoir du temps et les mains libres. La question est de comprendre qu'une société (ou une communauté philosophique) vaut essentiellement par l'évaluation de ses éléments vivants et contradicteurs. Si cette société ne veut rien comprendre et les laisse mourir dans «leur jus», c'est qu'elle n'est rien d'autre elle-même que son propre cloaque.

J'emploie ici le mot «hétérodoxe, hétérodoxie» au sens de l'étymologie, ce que l'on a tendance à oublier. En grec, *eteros* signale tout d'abord l'*autre*, plus précisément au sens de l'un des deux ou dans une énumération quelconque, le second. Ce qui implique une certaine nature identique de l'un à l'autre. On peut ainsi parler de l'*autre œil* ou de l'*autre oreille*. Stéréo idéale. Ensuite, il signifie l'*autre* au sens de différent, opposé, contraire. Mono soudaine contre la monotonie. Sans trop insister sur le comique de la physiologie, nous pourrions dire que l'hétérodoxe fait plus que loucher comme le regard de Jean-Paul Sartre, il incarne un regard sur le triomphe des pouvoirs! L'hétérodoxe est un autre corps, une autre paire d'yeux mais il n'est pas radicalement d'une autre nature. D'où les déchirements internes. Je ne veux pas insister tel quel sur l'histoire religieuse du terme, encore qu'il serait extrêmement intéressant d'en saisir les causes, ensuite analyser le religieux dans le politique, le

scientifique, le littéraire ou même le psychanalytique, pour y faire l'appel des hétérodoxes.

Par ailleurs, il ne faut pas fermer les yeux sur un certain paradoxe. Il faut relativiser le beau rôle de l'hétérodoxe, il faut dépasser la nomenclature bruyante des schismatiques, anarchistes, rebelles, apostats, dissidents, renégats! Parfois l'hétérodoxe n'affronte rien ni personne, son discours est neutre, angélique, sans rapport aux justifications territoriales, musclées de la «pensée» du lieu. Le silence est de son lot mais sa simple présence soulève un problème. Parfois l'hétérodoxe est mû par une plus grande foi, une plus grande piété, un plus grand respect d'une certaine idée (que ce soit dans la réécriture des noms de Dieu ou du meilleur Programme de recherche). Il traduit à son compte ce que (*quid*) représente l'orthodoxie régnante; il est souvent conservateur et n'échappe pas au conflit des générations. *L'Inquiétude humaine* place bien Dieu «au centre de la vie humaine» et entre une vingtaine de remarques un peu moralisantes, on lit ceci sur la jeunesse: *Le costume est roi: la chevelure longue, les lunettes de corne. On prend la mascarade pour la réalité. De même que la présence de la pensée a pu engendrer l'absence de cravate on voudrait qu'en supprimant celle-ci on puisse faire apparaître celle-là.* Drôle et anecdotique. Je n'insiste pas.

Plus importants sont la cause et l'effet de fond. Si on dit que nul ne naît poète mais le devient, je dirais que nul ne naît hétérodoxe mais le devient malgré lui, à son corps défendant; il devient louche, il pense donc croche parce qu'on lui fait savoir qu'il est croche. Il s'aperçoit que ce qui est en cause est sa propre innocence originelle, doublé d'un travail réel, passionné mais que les orthodoxes ne perçoivent pas et construisent de toutes pièces comme une *menace*. Alors, mais alors, il s'aperçoit qu'il s'est fait prendre à la lettre par quelques mots fort simples: *ferveur, recherche, liberté* c'est-à-dire vérification sur le terrain et accomplissement de ces mots. Pris au piège de l'affirmation de sa liberté, il s'est fait avoir par la pensée et peu à peu sa seule carrière pensable d'ores et déjà pensée devient son tombeau, ou presque.

Voilà pour l'entrée en matière d'une relecture de Jacques Lavigne dont je viens d'entendre pour la troisième fois l'intonation de la voix, un peu saccadée. Maintenant, j'aimerais improviser sur quelques documents que j'ai apportés pour la circonstance.

1) Les rapports entre religion et philosophie sont essentiels dans le continuum de l'histoire: un petit livre trop rarement mentionné de Lewis White Beck, *Six Secular Philosophers*, New York, Harper and Brothers, 1960. Au programme, Spinoza, Hume (baptisé catholique), Kant, Nietzsche qui font toujours parler d'eux, plus près de nous, James et Santayana. (Par la nature et l'ambition du projet, Lavigne serait peut-être notre premier philosophe laïc dans le siècle. Pour des raisons historico-culturelles qui tiennent au grand Virage Catho de 1879, il était a priori suspect.) En somme, il y a chez ces esprits une attitude séculière, une écriture et un tranchant possibles, une volonté d'interprétation qui ne se plaît pas avec les codes de droit canonique, les programmes de parti, les tapes pontificales et familiales dans le dos. L'hétérodoxe est la bête noire du pouvoir qui nomme, impose le «réel», normalise, décide des procédures, d'exclusion ou de mise en pénitence –; il est surtout la bête noire des historiographes qui aimeraient réduire le passé à un sens évident, consensus consenti, ou qui voudraient se reposer dans la loi d'un lieu commun académique. Comment penser l'histoire d'une peuplade, d'une société, d'une civilisation à partir de la «singularité» de ses hétérodoxes? La question est de taille mais le scepticisme n'est pas une réponse.

2) *Mélanges sur les humanités*: Québec-Paris, P.U.L.-Vrin, 1954. Exemple acheté au Palais du Livre en 1978 si ma mémoire est bonne. Une découpe de presse collée à l'intérieur (*Notre temps*, 24 décembre 1955, signée Émile Chartier, p.d.) nous apprend qu'il faut tout d'abord écarter de cette collection une étude de M. Jacques Lavigne dont on n'aperçoit guère la référence aux humanités. Il faut ensuite souhaiter que la causerie du maître Gilson fasse l'objet d'un tirage à part.» Or de ces deux seules contributions laïques, celle de l'académicien Gilson est la plus facile: il improvise avec ce jeu médiéval qui consis-

taut à ouvrir au hasard la Bible et tenir le premier énoncé lu comme un oracle. Et hop! Le beau fragment de Lavigne intitulé «La figure du monde», tendu et décanté, doit être mis en rapport avec son manifeste aux extraordinaires scansions négatives, «Exigence» (*Amérique française*, III, novembre 1943) que voici. Au sommaire, Pierre Baillargeon, François Hertel qui préparait son roman hégélien *Anatole Laplante, curieux homme*, Gilles Hénault, Anne Hébert, Jacques de Tonnancour, Judith Jasmin, tous et toutes respectables.

Ce collectif publié par le Collège Jean-de-Brébeuf contient treize autres contributions de Jésuites dont deux toujours actifs allaient plus tard défroquer: Pierre Angers et André Vachon («Virgile, éducateur de l'instinct métaphysique»). À la table des matières, on a noté sur Vachon: «contredit le père Raymond» et sur Lavigne «trop général, hors-d'œuvre alambiqué».

3) Depuis Pascal et la traduction française du terme *uneasiness* chez Locke, le thème de l'inquiétude est fondamental dans la modernité, bien qu'il ne recoupe pas celui de l'angoisse, *Angst*. Plus près du miroir atlantique, il faut relire Daniel-Rops, *Notre inquiétude. Essais*, 1926, réédité par la Librairie académique Perrin en 1953 – avec une épigraphe de Soupault «On publie pour chercher des hommes»; document ethnophilosophique très étonnant, encore lisible, qui fait comprendre la dépression morale française entre les deux Guerres. François Hertel, *Leur inquiétude*, Montréal, Éditions Jeunesse-Albert Lévesque, 1936; branché sur la réalité nord-américaine, également intéressant pour les ch. II (Notes pour une histoire de l'inquiétude) et IV (L'inquiétude des jeunes Canadiens français). *Lettres inédites sur l'inquiétude moderne*, Paris, Éditions universelles, 1951 – les deux Maritain, Gide, Claudel, Schwob, Aldous Huxley et Elie Faure. J'ai toujours trouvé dommage que la bibliographie de *L'Inquiétude humaine* ne mentionne pas ces titres mais comme Lavigne l'a écrit: *l'homme lui-même est l'auteur de lui-même*. Il a lui-même assumé son propre cheminement et en a payé le prix local.

Aujourd'hui, Jean Deprun reprend

ce thème dans l'histoire des idées. On pourra lire de lui, qui se définit comme un «métis culturel» entre philosophie, littérature et musique, «Problématique de l'inquiétude», *Bulletin de la Société française de philosophie*, LXXIII (janvier-mars 1979).

4) Ouvrage nord-américain (beaucoup d'indices dans les chapitres consacrés à la science et à la société), *L'Inquiétude humaine* repose entièrement sur une méthode d'immanence d'inspiration blondélienne et par conséquent augustinienne. D'ailleurs le livre s'ouvre sur un discours de la méthode. Important à remarquer. C'est dire qu'à cette époque, il se situe dans la querelle du modernisme (condamné par l'encyclique *Pascendi* comme le «rendez-vous de toutes les hérésies») et reheurte encore de plein fouet l'institution cléricale du thomisme élu par l'encyclique *Aeterni Patris* de 1879. Sans oublier les subtilités apologétiques qu'il énerve, examinées à la loupe sous le spectre de la philosophie païenne et de Spinoza. Moi, je n'ai jamais fréquenté Blondel et je n'ai jamais eu à subir la farce catholico-romaine, ayant été formé par les Pères Saint-Viateur entourés de laïcs super-lettrés et exigeants – les Clercs et Pères Saint-Viateur n'étant ni Jésuites, ni Sulpiciens ou Dominicains! Cependant, une certaine littérature m'a toujours fasciné: Kierkegaard dans ses aspects ludiques, toute la littérature russe

et les premières traductions de Chestov, Unamuno, Kazantzakis auteur entre autres de *Zorba le Grec*, roman-film d'une génération entre Bunuel et Bergman. Ou alors les mystiques qui ont incarné la dangereuse méthode d'immanence. Eckart, Jean de la Croix, Hadewich d'Anvers, Angélicus Silésius. Bref, les grandes soifs d'absolu en dehors des rails du discours institutionnel. J'y reviendrai peut-être un jour. Il est étonnant que *L'Inquiétude humaine* n'ait pas été officiellement condamné mais le pire affront à faire à un laïc était de faire silence sur son travail et de faire payer autrement cette inspiration augustinienne. Les querelles de territoires intra-religieuses n'ont rien de transcendant, elles font partie de l'histoire de l'Occident chrétien; or, la province de Québec fait partie de l'Occident...

5) Cependant, quelqu'un fut condamné de façon exemplaire par la Suprême Sacrée Congrégation du Saint-Office: Henry Duméry, disciple de Blondel, phénoménologue d'une religion (tout comme Paul Ricœur et Emmanuel Lévinas) et lecteur passionné de Plotin, dont quatre ouvrages ont été mis à l'Index par le décret du 4 juin 1958. Voici une photocopie de l'édition française de *L'Osservatore Romano*, 27 juin 1958. Le sens de cette condamnation est donné entre autres avec une citation de l'encyclique *Pascendi*: «Nous avertissons les maîtres qu'ils soient par-

faitement persuadés de ceci: délaissier l'Aquinate, surtout en métaphysique, ne va pas sans grave dommage». Ceci se passait quelques années à peine en France, avant l'*aggiornamento* du Concile de Vatican II et la Révolution tranquille des idées dans la province de Québec.

En 1968, Henry Duméry a signé avec François Châtelet la vigoureuse et rigoureuse entrée «philosophie» dans l'*Encyclopaedia Universalis*: pour des raisons d'ordre géo-historique et trans-idéologique, il serait intéressant de s'y confronter. Rappeler l'autre virage d'une mémoire.

Revenant au discours d'indignation et de fatigue que j'ai mis de côté pour préparer cette brève intervention, il devient clair que là où la structure physiologique de l'organisme permet la substitution de nouveaux consensus «non doxiques», il faut poursuivre le travail de l'immanence et de l'inquiétude – à vrai dire, j'ai toujours su cela; penser croche, redevenir louche pour autrui, avoir l'audace et le courage de regarder dans le blanc des yeux ceux qui contrôlent le nouveau discours de la norme et de la «réalité», paradis et paradigmes triomphants. Une nouvelle espèce d'hétérodoxes se seront faits avoir par la pensée qui n'a pas de fin, une pensée qui ne finira jamais de questionner.

Jacques Lavigne existe... (suite)

Pourquoi faudrait-il faire de Jacques Lavigne l'un de nos classiques si c'est pour le jeter dans l'histoire?

A-t-on besoin de son œuvre pour ériger une statue, pour nous prouver quelque chose? Les œuvres sont faites pour vivre, pas pour obstruer nos mémoires. Jacques Lavigne en statue ce n'est rien. C'est de Jacques Lavigne en philosophe dont nous avons besoin.

La Libre Pensée Québécoise

présente ses meilleurs vœux à
tous ses lecteurs et lectrices.